

Les 3 piliers de l'Hachomer Hatzair

21 novembre 2020

Le judaïsme humaniste

Son histoire

Le courant du judaïsme humaniste a été fondé en 1963 par un rabbin libéral américain, Sherwin T. Wine. Celui-ci avait d'abord été aumônier auprès des troupes américaines pendant la guerre de Corée, et s'était rendu compte que son travail avait plus de rapport avec les personnes elles-mêmes qu'avec Dieu. En revenant aux USA, il créa en 1963 la synagogue *Birmingham Temple*, près de Detroit : la première congrégation Juive humaniste était née. Voici un texte (long, mais essentiel à lire si vous voulez comprendre le judaïsme de l'Hachomer – je pense que vous le voulez toutes et tous) qu'il écrivit en 1993 :

La façon la plus simple d'aborder le judaïsme humaniste est de le considérer comme une réponse à trois questions très importantes que de nombreux juifs se posent.

Où est mon pouvoir ?

Où est mon judaïsme ?

Où est ma religion ?

Où est mon pouvoir ? La question du pouvoir est la question fondamentale de toute philosophie de vie pratique. Où puis-je trouver la force dont j'ai besoin pour faire face aux problèmes et aux défis de la vie ? La réponse traditionnelle était Dieu. Le pouvoir divin, rendu disponible par la prière et le culte, était la principale source de la force nécessaire.

Mais Dieu n'est intéressant que s'il a du pouvoir. Un Dieu qui crée le monde mais qui est incapable de répondre aux besoins humains n'est pas pertinent en ce qui concerne les Hommes. L'existence de Dieu n'est pas en cause. C'est plutôt le pouvoir de Dieu qui est en cause. Si Dieu n'a pas le pouvoir de me donner en mon heure de crise, son existence ne fait aucune différence pratique. Le judaïsme humaniste ne nie pas l'existence de Dieu. Il nie simplement que le pouvoir qui est à ma disposition en cas de besoin est un pouvoir divin surnaturel.

Pour les juifs humanistes, la source du pouvoir et de la force est humaine. La puissance humaine prend différentes formes. Il y a le pouvoir personnel de moi en tant que personne

et en tant qu'individu. Il y a aussi le pouvoir collectif des amis et de la communauté qui m'offrent leur soutien. En fin de compte - Dieu ou pas Dieu - c'est là que se situe mon pouvoir. L'entraînement du pouvoir et la célébration de ce pouvoir sont plus importants que la prière et le culte. C'est le fondement de ma dignité et de mon estime de soi. La chanson thème que nous chantons depuis près de trente ans résume tout cela.

Où est ma lumière ?

Ma lumière est en moi.

Où est mon espoir ?

Mon espoir est en moi.

Où est ma force ?

Ma force est en moi.

Et en vous.

Où est mon judaïsme ? Les juifs traditionnels et de nombreux juifs libéraux trouvent le judaïsme dans un livre, dans le célèbre livre de la Torah. Même pour la plupart des Juifs qui ne croient pas à la théologie de la Torah et qui n'ignorent pas la plupart des règles de la Torah, le Judaïsme est l'enseignement de la Torah. Il y a un problème dans cette situation. Tout d'abord, il y a le problème de l'intégrité - de faire l'éloge de ce que l'on ne croit ni ne pratique. Deuxièmement, il y a le problème de la substance. Si le judaïsme est une allégeance superficielle à un livre, alors il n'est pas très important.

Pour les juifs humanistes, le judaïsme n'est pas la célébration d'un livre. C'est la célébration d'un peuple. Le peuple juif, et non la Torah, est au cœur du judaïsme. Les Juifs sont un peuple extraordinaire, qui, face à des destins cruels et à des obstacles insurmontables, s'est arrangé pour survivre et être créatif. L'histoire et la culture juives sont les témoins de cette créativité. Si l'expérience juive, à travers les siècles, est considérée comme la conséquence d'une intervention divine, alors l'expérience est moins qu'ordinaire. Mais si elle est considérée comme le résultat de l'effort et de l'ingéniosité de l'homme, alors elle est plus que spéciale. La signification de l'histoire juive n'est pas la merveilleuse justice et l'amour de Dieu. C'est le pouvoir que possèdent les êtres humains dans un univers cruel et différent, pour défier les "destins" et survivre. La réponse à la question du pouvoir et la réponse à la question du judaïsme se rejoignent dans une affirmation de l'humanisme. Tout comme Jésus est le symbole central du christianisme, qui indique la réalité du monde que les chrétiens affirment, le peuple juif est le symbole central du judaïsme, qui indique la réalité que les juifs affirment. Les juifs peuvent être en désaccord sur la signification de l'histoire juive. Mais ils sont d'accord sur le fait que l'histoire juive est la clé pour comprendre la condition humaine.

Où est ma religion ? La religion est généralement associée à l'expérience de la transcendance, à l'expérience de se sentir partie intégrante de quelque chose de plus grand que soi. La religion traditionnelle soutient que la vraie transcendance est la transcendance spirituelle, le sentiment de faire partie de Dieu, la puissance de Dieu dans Son monde.

Pour les juifs humanistes, l'expérience de la transcendance est très importante. Elle est au cœur de la religion. Mais les Juifs humanistes nient que la transcendance spirituelle soit le seul type d'expérience religieuse. Ils soutiennent que le premier et principal type de transcendance est la transcendance éthique. La transcendance éthique est l'expérience de se sentir faire partie de quelque chose de plus grand que soi - à savoir, ma communauté. Sans cette expérience de transcendance, il me serait difficile d'aller au-delà de mon programme privé de bonheur et de survie personnels pour me tourner vers un programme moral. Ma volonté de servir ma communauté et les besoins des autres vient de mon sentiment d'identification à cette communauté. Il n'est pas toujours vrai que ce qui est bon pour moi est bon pour ma communauté. Et il n'est pas toujours vrai que ce qui est moralement juste maximise mon propre plaisir et ma propre dignité.

La transcendance éthique commence dès la petite enfance et la jeunesse, lorsqu'on est encore très dépendant des autres. Elle se poursuit avec la vie en société, la coopération avec les autres, le travail en commun pour atteindre un objectif partagé. Toutes les expériences de transcendance découlent de ce lien premier et fondamental. Et tous les autres "sommets de transcendance" découlent du "sommet" de la solidarité humaine. En termes très simples, l'éthique est notre religion.

Un juif humaniste est un juif qui croit que la source fondamentale du pouvoir de résolution des problèmes est le pouvoir humain, que l'éthique est la religion qui compte, qu'au cœur du judaïsme se trouve l'histoire et l'expérience extraordinaires du peuple juif.

Sa définition par les bogrim*ot de l'Hachomer

Le judaïsme humaniste a été ajouté aux valeurs de l'Hachomer par la veida mondiale de 2008, à Holit, en Israël. Plus de détails ont été rajoutés à la veida européenne de 2015 :

La Veida de Holit a décidé en 2008 que : "Le judaïsme de l'Hashomer Hatzair est un courant du judaïsme et se fonde sur la culture juive et notre approche humaniste". L'Hashomer Hatzair est un mouvement humaniste laïque, par conséquent notre judaïsme est défini par notre sentiment d'appartenance. Ce sentiment est basé sur le lien profond avec l'héritage juif et sur la compréhension et la croyance que nous partageons un destin commun. C'est pourquoi nous pensons que quiconque s'identifie à ces éléments fait légitimement partie de notre peuple, que la Halacha le définisse comme juif ou non. Nous reconnaissons la diversité des courants, des interprétations et des cultures au sein du judaïsme et nous l'apprécions. Nous sommes conscients que notre liberté de pratiquer le judaïsme à notre manière est intimement liée à la liberté qui devrait être accordée aux autres. C'est pourquoi nous sommes profondément engagés à la promettre et à combattre quiconque tente de la bloquer.

Nous croyons que toutes les décisions et les actions ne devraient être prises qu'en fonction de notre sens moral, de notre conscience et de la mesure des conséquences. Nous sommes

donc responsables de nos actes et devons assumer la pleine responsabilité de nous soucier de la vie, de l'environnement et des habitants du monde. Nous croyons à l'égalité entre les hommes et les femmes. Le genre ne joue pas un rôle dans la manière dont nous mettons en œuvre nos traditions et le rôle des hommes et des femmes dans nos célébrations sont interchangeables.

Le socialisme

Son histoire

Le socialisme est une idéologie politique alternative au (ou modératrice du) capitalisme, visant notamment la propriété collective des moyens de production, et à l'égalité entre Hommes. Attention : il y a *beaucoup* de courants différents du socialisme...

Le socialisme tel qu'on le connaît aujourd'hui est issu de la pensée de Karl Marx, qui écrivit avec Friedrich Engels le *Manifeste du parti communiste* (1848). Eux-mêmes se basaient sur d'autres penseurs, notamment les philosophes des Lumières, Pierre-Joseph Proudhon, et Saint-Simon. Le socialisme a beaucoup évolué depuis, et certaines des idées de Marx sont aujourd'hui critiquées par les socialistes comme par d'autres.

Il est important que vous compreniez (entre autres) une idée centrale du socialisme, l'aliénation du travail. Marx postule que le capitalisme est détrimental pour l'Homme car sa production lui est aliénée (*lui est rendue étrangère*), alors même que la nature de l'Homme est de créer (idée de l'*homo faber*). Cette idée réapparaît dans les 10 dibrot : « Le Shomer trouve un sens à sa vie dans sa relation au travail et se bat pour créer un monde où le travail est une expression productive de la créativité et de la liberté humaines. » Voici un passage issu des manuscrits de 1844 de Marx sur ce sujet :

[...] Nous partons d'un fait économique actuel. L'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise d'autant plus vile qu'il crée plus de marchandises. La dépréciation du monde des hommes augmente en raison directe de la mise en valeur du monde des choses. Le travail ne produit pas que des marchandises ; il se produit lui-même et produit l'ouvrier en tant que marchandise, et cela dans la mesure où il produit des marchandises en général.

Ce fait n'exprime rien d'autre que ceci : l'objet que le travail produit, son produit, l'affronte comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur. Mais l'aliénation n'apparaît pas seulement dans le résultat, mais dans l'acte de la production, à l'intérieur de l'activité productive elle-même.

[...] Or, en quoi consiste l'aliénation du travail ?

D'abord, dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas mais se nie, ne se sent

pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Il est comme chez lui quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint, c'est du travail forcé. Il n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre.

On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l'habitation. Le bestial devient l'humain et l'humain devient le bestial. Manger, boire et procréer, etc., sont certes aussi des fonctions authentiquement humaines. Mais, séparées abstraitement du reste du champ des activités humaines et devenues ainsi la fin dernière et unique, elles sont bestiales.

[...] Une conséquence immédiate du fait que l'homme est rendu étranger au produit de son travail, à son activité vitale, à son être générique, est celle-ci : l'homme est rendu étranger à l'homme. Lorsque l'homme est en face de lui-même, c'est l'autre qui lui fait face. Ce qui est vrai du rapport de l'homme à son travail, au produit de son travail et à lui-même, est vrai du rapport de l'homme à l'autre ainsi qu'au travail et à l'objet du travail de l'autre.

[...] Si son activité lui est un tourment, elle doit être la jouissance d'un autre et la joie de vivre pour un autre. Ce ne sont pas les dieux, ce n'est pas la nature, qui peuvent être cette puissance étrangère sur l'homme, c'est seulement l'homme lui-même.

[...] S'il se comporte à l'égard du produit de son travail, de son travail objectivé, comme à l'égard d'un objet étranger, hostile, puissant, indépendant de lui, il est à son égard dans un tel rapport qu'un autre homme qui lui est étranger, hostile, puissant, indépendant de lui, est le maître de cet objet. S'il se comporte à l'égard de sa propre activité comme à l'égard d'une activité non libre, il se comporte vis-à-vis d'elle comme vis-à-vis de l'activité au service d'un autre homme, sous sa domination, sa contrainte et son jugement.

Sa définition par les bogrim*ot de l'Hachomer

Le socialisme fait partie de l'idéologie de l'Hachomer depuis sa création. Toutefois, le socialisme du mouvement a beaucoup évolué. En voici la définition donnée par la veida mondiale de 2008, plus concise que celle élaborée à la veida européenne de Forges en 2016 :

Le socialisme de l'Hashomer Hatzair repose sur la croyance que les humains sont des êtres libres et créatifs qui méritent de vivre dans une société qui leur permet de se développer au maximum de leur potentiel. Nous prenons comme valeurs centrales l'égalité et la justice sociales, économiques et politiques. Nous croyons que le capitalisme et d'autres forces oppressives créent des modes de production fondamentalement inégaux, exploités et aliénants qui engendrent eux-mêmes la pauvreté, la guerre, l'ignorance, la destruction écologique, le manque de liberté et empêchent les Hommes de réaliser pleinement leur potentiel. Nous considérons le socialisme non seulement comme une alternative à ce type de société, mais aussi comme une société entièrement nouvelle et révolutionnaire qui peut se suffire à elle-même. Nous envisageons un monde de petites communautés coopératives composées d'individus et de groupes qui pratiquent des relations intentionnelles, libres, égalitaires et intimes. Nous pensons que ces communautés doivent avoir un équilibre entre l'individu et le collectif – que le collectif est en fait une force qui libère l'individu. Nous croyons en une société où les personnes ont la capacité de contrôler leur vie, de travailler librement et de manière créative, et de participer à une société égale et démocratique. Nous voyons le socialisme comme un outil et un mode de vie qui permette aux Hommes de vivre des vies vraiment humaines.

Le sionisme socialiste

Son histoire

Le sionisme socialiste existe depuis presque aussi longtemps que le sionisme lui-même. Il y en a plusieurs courants. Celui fondé par Nachman Syrkin (voir *Le problème juif et l'État juif socialiste*, 1898), considère que la création d'un État juif et socialiste non-marxiste (ie. son analyse ne se fonde pas sur l'inévitable lutte des classes de Marx) permettrait l'émancipation du peuple Juif. Il proposait une vision d'une société composée de coopératives ouvrières (ce qui est devenu les *kibboutzim*).

Ber Borochof, au contraire, inscrivait la lutte pour l'auto-détermination du peuple Juif dans la problématique générale de la lutte des classes; il pensait que la seule manière pour les Juifs de participer à la révolution socialiste serait au sein de leur propre État, là où ils contrôleraient leurs propres structures politiques et économiques (*La question nationale et la lutte des classes*, 1905). Borochof pensait que l'intégration des Arabes vivant en Palestine mandataire à la révolution socialiste des Juifs ne serait pas un problème.

Attention : le sionisme socialiste est loin d'être le seul sionisme! Il y a aussi le sionisme de droite (fondé notamment par Ze'ev Jabotinsky) et le sionisme religieux (fondé par le Rav Abraham Kook)...

Sa définition par les bogrim*ot de l'Hachomer

Comme le socialisme, le sionisme socialiste est présent dans l'idéologie de l'Hachomer depuis 1913. L'idée a elle aussi beaucoup changé, puisqu'il s'agissait au départ de créer un prolétariat juif dans le Yishuv et d'y installer une société socialiste. Aujourd'hui, les sionistes socialistes se concentrent sur les problèmes d'inégalités en Israël et sur une solution pacifique au conflit israélo-palestinien. Voici la définition telle qu'elle en a été donnée à la veida mondiale de 2008, à Holit :

Le sionisme de l'Hashomer Hatzair découle de la conviction que tous les peuples méritent un droit à l'autodétermination, et qu'Israël est l'expression de l'autodétermination juive. La patrie juive doit être un refuge pour tous les Juifs et le centre où la culture et l'identité juives peuvent s'épanouir. Notre vision est de créer et de maintenir un équilibre autocritique entre une société socialiste et juive et un État pluraliste, démocratique et laïque qui assure la justice sociale pour tous. Notre sionisme consiste en une relation mutuelle entre Israël et la diaspora, incluant le dialogue et la critique. En tant que mouvement sioniste, nous pensons que nous avons la grande responsabilité de contribuer à l'Alya en éduquant nos Chanichim à faire un choix conscient et personnel à ce sujet.

La hagshama

Un texte d'Asi Grabarz, membre du Kibboutz Pelekh :

Le khanikh moyen rejoint le mouvement à l'école primaire et vient aux activités, reçoit sa khoutza et rejoint sa kvoutza. À ce stade, un sentiment de fierté et d'identification aux symboles, cérémonies, et bien sûr aux madrikhim, se développe chez lui. Les madrikhim charismatiques ne lui apprendront que plusieurs années plus tard les valeurs du mouvement.

Quelques années passent. Maintenant, le khanikh est madrikh. Désormais, la croyance aveugle en ce qui disait le madrikh charismatique ne suffit pas, il veut connaître, et c'est tout à fait rationnel, le fondement logique de ces idées. Qu'est-ce que le socialisme? Qu'offre-t-il au peuple? Y a-t-il des exemples de succès? De plus en plus, on ressent un besoin de nouveaux outils et d'une compréhension plus en profondeur des idées, afin que les idées reposent sur des bases solides, afin de convaincre d'autres personnes, de pouvoir répondre à des questions difficiles, afin d'être considéré comme un intellectuel.

Alors que fait le nouveau madrikh? Il participe à des Veidot, il lit des textes, recherche et trouve des exemples vivants du succès du socialisme. À quoi éduquons-nous les shomrimot du 21ème siècle? À se sentir reliés et à penser rationnellement. Nous faisons grandir toute une génération de shomrim intellectuels et à l'esprit vif, qui s'identifient au mouvement et à ses symboles. Le faisons-nous avec succès? En général oui. Est-ce suffisant? Je ne pense pas.

Je voudrais expliquer le problème que me pose le processus actuel à l'aide d'une histoire. Un homme se réveille un matin et se rend compte qu'il ne se sent pas bien. Heureusement pour lui, il a un très bon médecin : il adore son médecin, qui a une solution pour chaque problème ! Alors, l'homme se rend au cabinet, le médecin l'examine et lui prescrit des médicaments. Notre homme rentre chez lui satisfait et content de sa fructueuse visite chez le médecin. Une fois chez lui, il se rend dans un coin où il a érigé un petit autel en l'honneur de son vénéré docteur, et se prépare à une cérémonie : il tourne autour de la photo du médecin 7 fois, s'incline 3 fois, offre des fruits et des bonbons, sort l'ordonnance de sa poche et entonne la chanson : «2 cachets le matin, 2 cachets après déjeuner, 2 cachets avant de se coucher...» et, soudainement, interrompt le rituel et s'interroge... «Pourquoi le docteur m'a-t-il donné une ordonnance ? Que suis-je censé en faire?», se demande l'homme.

Un sentiment d'étonnement surgit en lui, le désir de mieux comprendre les intentions du médecin... L'homme sort de chez lui et se rend, d'un pas décidé, au cabinet. L'homme entre et approche le médecin, lui demande pourquoi il lui a donné cette ordonnance et ce qu'il est censé en faire. Le médecin, avec une grande patience, explique à l'homme qu'il est malade, et que chaque maladie a sa cause. L'ordonnance est pour un traitement qui peut résoudre le problème qui lui fait se sentir mal. L'homme était très satisfait de l'explication du docteur et maintenant sent qu'il a vraiment compris l'ordonnance et son but ! Sans perdre un instant, il court jusque chez lui afin de discuter avec ses voisins de qui a le meilleur médecin.

La prescription reste sur le papier et l'homme reste malade. À quoi sert une ordonnance pour un traitement si on ne l'utilise pas ? Qu'est-ce qu'une idéologie socialiste sans une réalisation concrète ? Qu'est-ce qu'une éducation à des valeurs sans mise en pratique ? Nous avons déjà convenu que l'Hachomer Hatzair sait comment créer des intellectuels et des philosophes de haut niveau. Mais ici je dois demander : sont-ce là les personnes que nous voulons être ? Vers quel objectif du mouvement cela fait-il avancer ? Quel changement pour la société suggérons-nous en créant toujours plus de personnes capables de parler magnifiquement de choses qu'ils n'appliquent pas dans leurs vies ?

La Hagshama est l'expérience, l'expérimentation individuelle et collective, la mise en pratique de tout ce dont nous avons parlé jusqu'aujourd'hui. La Hagshama est la rencontre avec la vérité. Non pas la vérité superficielle et limitée qu'on trouve dans un débat idéologique, une veida ou une péoula, mais plutôt la «vérité vivante» qui est révélée seulement lorsqu'on plonge dans une valeur et qu'on se déplace entre ses vagues et ses courants, lorsqu'on la porte comme un vêtement et qu'on essaye de comparer sa taille à la notre, lorsqu'on décide de lui donner réellement forme. La Hagshama est la troisième étape, qu'on ne trouve pas aujourd'hui dans le mouvement. Pendant cent ans, il a été habituel que les shomrim mettent en pratique leurs croyances dans leurs vies. Je crois en la pertinence des idées simples et puissantes de la Hagshama. La Hagshama est le chaînon

manquant. C'est le lien qui nous reliera à trois générations de shomrim et shomrot et à l'héritage qu'ils nous ont donné.